

# LA HAINE ET L'AMOUR

SIXIÈME SÉRIE DE "L'ENFANT TROUVÉ."

## I

Les destinées de la guerre ont de terribles vicissitudes. Les plus brillants succès militaires sont parfois suivis des plus lugubres revers. Un mois après l'éclatante victoire remportée par La Rochejacquelein, l'armée vendéenne, chassée de la ville du Mans, était en pleine déroute et jonchait de cadavres le chemin d'Anenis. La grande époque royaliste touchait à sa fin ; tant d'héroïsme succombait sous l'étreinte d'une affreuse misère et dans des flots de sang.

Ce n'est pas que les Vendéens n'eussent encore obtenu de signalés avantages sur leurs ennemis, dont l'armée, presque détruite, s'était de nouveau reformée comme à miracle en quelques jours. Il s'étaient emparés de Fougères, d'Avranches, chassant devant eux tout ce qui tentait de suspendre leur marche vers Grainville. Mais Grainville les avait arrêtés. Après en avoir fait inutilement le siège, impuissants à prendre une place fermée, le découragement était entré dans leur âme, et ils avaient voulu revenir vers la Loire pour retourner dans le Bocage.

Comme une marée qui, n'ayant pu briser une digue, réagit sur elle-même en décrivant un circuit, l'énorme vague humaine des insurgés s'était repliée vers la Bretagne. Elle avait repoussé les républicains sur la route de Pontorson et sur celle d'Antrain ; puis elle s'était répandue, lente, mais irrésistible, dans les chemins qui ramenaient à Laval. Elle n'avait rencontré d'obstacles insurmontables que sous les murs d'Angers, où, comme à Grainville, ses efforts s'étaient brisés. Alors, sombre, sanglante, pleine de débris, elle avait pris son cours vers le Mans, qui fut la limite où elle parvint de ce côté. Là, les malheureux Vendéens, sans vivres, sans vêtements, atteints d'une maladie épidémique, avaient été attaqués subitement par l'armée républicaine, dont Marceau venait d'être nommé général en chef. Culbutés, mis en fuite, poursuivis avec acharnement par Westermann, ils étaient rentrés pour la troisième fois dans Laval, d'où ils avaient dû s'échapper au plus vite avec l'espérance de repasser la Loire à Ancenis.

Tandis que l'armée royale, profondément découragée, mourante de froid et de faim, arrivait sur les bords du fleuve, les républicains, harassés de fatigue, se reposaient à Segré. Après la bataille de Laval, c'était à Segré, on se le rappelle, que les bleus avaient commencé à se remettre de leur terreur et à se croire en sûreté. La honte de ce souvenir disparaissait, effacée par un triomphe éclatant. Les vainqueurs étaient pleins de joie et d'espoir ; ils se promettaient d'écraser bientôt les restes de l'insurrection.

Seul, peut-être, Bénédicte était grave et même triste au milieu de l'allégresse de bleus. Son patriotisme n'était pas douteux, et sa bravoure héroïque sur les champs de bataille ne permettait pas de suspecter son dévouement à la cause qu'il servait. Mais il était de ceux qui pensent que le cœur de tout bon citoyen doit garder le deuil tant que dure la guerre civile, et qu'il ne peut se réjouir que lorsqu'elle est terminée et qu'on a amnistié les vaincus. Et d'ailleurs, si heureux qu'il fût de la victoire remportée par les républicains, était-il possible qu'il se sentit indifférent au lugubre spectacle de cette foule misérable d'hommes, de femmes, d'enfants, familles désespérées, haletantes, semant de cadavres les chemins parcourus ? Plus d'une fois, l'âme navrée, l'esprit anxieux, il avait suivi les implacables husards de Westermann, et il avait vu de pauvres créatures en haillons expirant sous le sabre des cavaliers, ou agonisant exténués au bord de quelque lande inondée par la nuit glaciale qui depuis près d'un mois tombait sans cesse, plus cruelle encore que la colère des bleus. Le jour même,

ayant accompagné Kléber jusqu'au bourg du Lion-d'Angers, il croyait avoir aperçu le comte et Raoul protégéant, avec quelques pièces de canons, les fuyards attardés.

C'étaient bien eux, en effet, mais presque méconnaissables, car ils étaient vêtus de costumes bizarres qui décelaient le degré de misère où ils étaient réduits. Kléber n'avait fait que pousser une reconnaissance, et Bénédicte était revenu, le cœur ulcéré, dévorant une larme à la pensée des souffrances qu'endurait la famille de Flavigny.

La nuit était noire, l'air glacé, la pluie ne tombait plus. Les bleus, réfugiés dans les maisons du bourg, ou bivouaquant dans les rues autour de brasiers flambants, dormaient. Enveloppé dans son manteau, l'aide de camp de Kléber se promenait à l'écart sur la place de l'église, à l'endroit le plus sombre et le plus solitaire. Son attitude, en marchant, annonçait une douloureuse préoccupation. De profonds soupirs s'exhalaient par instants de sa poitrine oppressée. Ses lèvres s'agitaient, exprimant une plainte, ou articulant un cri d'indignation.

Quelle guerre ! quelle horrible guerre ! murmurait-il. Nous sommes sans pitié. On ne se contente pas de vaincre : on viole, on pile, on massacre après la victoire. Ah ! cela dégoûte de vivre et de combattre pour le triomphe de la Révolution ! Chaque étape de l'armée républicaine à la poursuite des Vendéens marque la place d'un égorgement, et l'on n'épargne pas même ceux qu'on a promis d'amnistier ! Maudite soit cette lutte fratricide, où la gloire si pure des Kléber et des Marceau, ces soldats du devoir et de l'honneur, est ternie par la sanglante renommée des Bourbotte et des Turreau, ces séides de la vengeance et de l'extermination ! Ah ! qu'il est lent à se lever, le jour où les Mayençais auront le droit de reprendre leur élan vers la frontière, et d'aller de nouveau se mesurer avec les armées de la Prusse et de l'autriche dans des batailles loyales, où les vainqueurs ont du moins le respect des vaincus !

Après une pause, Bénédicte reprit :

— Dieu soit loué ! M. de Flavigny et Raoul sont encore vivants. Non, je ne me suis pas trompé : je les ai bien reconnus, les vaillants, les dévoués ! Ils battaient en retraite, mais au dernier rang et faisant face à l'ennemi... Hélas ! que n'ai-je aperçu aussi Blanche et la comtesse ! Que sont-elles devenues ? Dans le massacre du Mans, des centaines de jeunes femmes et de jeunes filles ont péri victimes des outrages et de la cruauté des républicains... Epouvantable souvenir !... Puissent les chères créatures, pour qui je verserais mon sang avoir échappé à l'ignominie et à la mort ! Ah ! qui donc m'apprendra si elles vivent, où elles sont ? Qui donc me prévendra des dangers qui les menacent, pour que je m'élançe à leur secours ?

A ces mots, son oreille perçut un léger bruit, et son regard, qui s'habituaient à l'obscurité, vit des silhouettes humaines à deux pas.

— Qui est là ? demanda-t-il.

— Coquelicot et Muguette, mon capitaine, répondit la voix de Justine.

— Que voulez-vous ?

— Nous mettre à votre disposition, et nous dévouer, s'il le faut ! répondit Justin. C'est si beau, le dévouement !

Bénédicte sourit à cette sentence sacramentelle du jeune volontaire national.

— Je n'ai nul besoin de vos services, chers enfants, dit-il.

— Oh ! que si fait ! répartit Muguette. Vous êtes bien triste, bien chagrin depuis quelques jours, ça saute aux yeux malgré vous. La cause de vos ennuis, nous l'avons devinée sans peine. Vous portez un grand intérêt à la famille de Flavigny, et leur sort, au milieu de l'affreuse déroute des Vendéens, vous tourmente et vous rend malheureux. Oh ! ne dites pas non. Votre secret vous est échappé tout à l'heure, et vos paroles ont confirmé nos soupçons.

— Soit. J'avoue que vous avez deviné. Je souffre en réalité, de savoir cette pauvre famille que j'aime exposée à mille